

tains aucun « Auteur Anglois » ou autre ne décrit quoi que ce soit...

L'avion — et une société missionnaire — nous a déposés par delà l'Himalaya chez les Tibétains. Nous ne sommes pas à l'intérieur des frontières politiques du Tibet où, bien à regret, nous n'aurons pas l'occasion de pénétrer. Mais nous sommes en plein dans ce monde séparé du monde par ses barrières naturelles prodigieuses. Pendant des années nous allons vivre parmi les Tibétains. Plus : avec eux. Nous allons essayer de les comprendre, de nous identifier à eux. De communier avec eux.

Je me refuse au jeu des théories qui veulent accentuer — ou au contraire estomper — les différences entre races humaines, mentalités ou cultures. J'essaierai d'écarter toute idée préconçue, et j'irai aussi loin qu'il m'est possible à la rencontre de mes voisins. Peut-être comprendrai-je « intellectuellement » leur vie. Peut-être me sera-t-il donné d'y entrer, de la vivre. Peut-être aussi trouverai-je des murs infranchissables, des pas que je ne pourrai pas accepter de faire. Peut-être enfin certaines barricades tomberont-elles, si mes amis tibétains essaient eux aussi de les renverser. Aventure !

Espérons seulement que cette tentative mènera quelque part, que les petits ruisseaux des intentions, de l'étude et de l'amour se rejoindront. Et qu'il n'y aura pas besoin d'écrire en conclusion : *Cette rivière se perd dans les sables...*

CAPITALE

Leh. On trouve ces trois lettres au revers de l'Himalaya sur presque toutes les cartes de l'Asie, même celles à grande échelle. Cette bourgade de 2500 habitants environ est la capitale de l'Ouest himalayen, le Ladak, ou Tibet occidental, comme on l'appelle souvent. C'est la seule « ville » dans un désert de montagnes qui s'étend à des centaines de kilomètres vers le Cachemire, des milliers de kilomètres vers Lhasa, capitale du Tibet proprement dit, et plus loin encore vers la Chine, la Russie et l'Afghanistan.

C'est une oasis située dans un vallon latéral de la vallée de l'Indus. Le vallon lui-même est entouré de collines en fer à cheval. Les plus basses, aux deux bouts, touchent presque le fleuve tandis que les autres se relèvent en théâtre antique. Pas un sapin, pas un mélèze sur ces montagnes. Pas non plus de mousse ni d'herbe qui les enroberait de vert. La roche nue, pelée, écorchée, étale ses ocres et ses gris à perte de vue. Sur les crêtes seulement, une ligne blanche de neige que le soleil violent n'a pas réussi à fondre.

Leh est située à 3500 mètres, altitude du Jungfrauoch. Toutes les arêtes qui la dominent dépassent de loin les plus hauts sommets des Alpes.

Sécheresse extraordinaire : il ne pleut jamais — en six ans nous ne verrons pas une averse — et il ne neige que très

rarement. La raison en est là, toute proche : c'est la barrière immense de l'Himalaya où s'accrochent tous les nuages, où même la mousson est arrêtée. De temps en temps les voiles de quelques nuages voguent dans le ciel bleu. Mais elles ne font que passer. Et le pays reste un désert, un désert presque parfait. On a voulu planter des cactus sur les plaines de sable : ils ont péri de soif.

Pourtant les Tibétains se sont cramponnés au granit. Ils se sont groupés autour des ruisseaux de montagne, ils ont capté chaque torrent glaciaire, l'ont dirigé, canalisé. Ils ont pu irriguer quelques champs, créer des oasis, faire fleurir le désert. Quelques villages bordent l'Indus, serpent vert dont les anneaux s'étalent dans la plaine. D'autres — tel Leh — sont blottis dans un vallon latéral, où descend un torrent qui ne rencontre jamais l'Indus, tant il est léché jusqu'à la dernière goutte par les hommes et par le désert.

Un piton de granit domine Leh. Du sommet, le regard plonge dans le nid de verdure et de fraîcheur au creux des pentes grises et monotones. Point de zone intermédiaire entre le désert et l'oasis ; pas trace de pâturage ; pas de demi-teinte entre l'ocre du sable et le vert des champs.

La vague jaune qui monte du fond de la plaine se brise net contre le mur d'une maison, contre les pierres qui bordent l'orge et la luzerne.

Les champs sont disposés en terrasses, donnant au terrain un profil d'escalier gigantesque. Il faut qu'ils soient plats pour que l'eau n'entraîne pas la terre sablonneuse patiemment fumée.

Ici et là, dans la plaine, brille comme un coin de ciel bleu un étang artificiel où est collectée l'eau de la fonte des neiges. On dirait qu'on a éparpillé les morceaux d'un miroir brisé sur une pelouse. Les flaques lumineuses égaient l'amphithéâtre ensablé ; elles sont le symbole et la condition de la vie dans le désert.

Presque partout des arbres au bord de l'eau : des peupliers dont les pinceaux s'allongent loin au-dessus des toits plats comme pour supplier les nuages ; des saules touffus et arrondis qui se serrent les uns contre les autres, telles des femmes derrière une table de fête pour se raconter des histoires.

Sur la périphérie de cette nappe verte se dispersent les cubes blancs des fermes passées à la chaux, plus clairsemés ou plus serrés selon qu'on s'éloigne ou se rapproche du centre. Au pied de notre promontoire, il n'y a plus de champs : les toits à terrasses des maisons collées les unes aux autres s'étaient en demi-cercle. Une rue, presque un boulevard, traverse la bourgade de part en part : c'est le *bazar*, la véritable artère de la ville de Leh, qui part du cœur de l'éventail, au pied d'une énorme bâtisse aux lignes sobres : le palais royal. Construit à même la roche, le palais domine toute la contrée de ses neuf étages. Les pentes par derrière se redressent au point que, de la crête de la colline, on pourrait presque sauter droit sur son toit ; et toute la colline est si abrupte qu'un second saut nous ferait atterrir au beau milieu de la place du marché.

Descendons la colline par les éboulis de l'autre versant et allons faire un tour en ville. Le chemin sablonneux furette entre les cailloux. Il côtoie un « bisse » où des gosses en haillons puisent de l'eau, s'enfonce sous la voûte d'un cénotaphe et, après un angle brusque, se divise en deux bras pour enserrer un mur à prières. Tandis que nous prenons à gauche, un cortège d'ânes arrive par la droite, chargé de sacs de terre. Sur le plus haut cadichon, par-dessus la charge, est juché le gamin qui conduit la troupe ; ses pieds nus se balancent de chaque côté du sac sous la robe de laine vingt fois rapiécée. « Hoï ! Hoï ! » L'âne trotte et secoue son cavalier, qui n'en a cure et manie son bâton de plus belle.

Les maisons nous tournent le dos. Elles n'ont de fenêtres que sur la cour. Et encore ! Le rez-de-chaussée sert d'écurie

et d'étable. Au premier, qui est la résidence d'hiver, comme on n'a pas de vitres, on a préféré ne pas avoir de fenêtres non plus. Ce n'est qu'en été, quand on habite le deuxième, ou le troisième, qu'on apprécie l'air et la lumière de la haute montagne.

La ruelle serpente d'une tache de soleil à un trou d'ombre. Nos pieds se marquent dans le sable à peine tassé. La place du marché est au prochain détour.

Nouveaux venus, nous avons peine à distinguer les hommes des femmes. Ils semblent tous pareils dans leurs robes de laine rouge foncé qui descendent jusqu'aux chevilles, avec leurs ceintures de couleurs vives, leurs souliers à la poulaine et leurs chapeaux à oreilles. Et tous ces visages ronds et aplatis, tous ces yeux bridés et noirs, tous ces cheveux noirs tressés n'aident pas à s'y reconnaître !

Une semaine plus tard, nous aurons déjà l'œil plus habile : les hommes n'ont qu'une tresse dans le dos, tandis que les femmes en ont deux, et fort longues, qui descendent souvent bien au-dessous de la taille. Les robes féminines ont des fronces sur les hanches. Les dames s'accrochent une peau de chèvre aux épaules.

— A quoi peut bien servir cette fourrure qui n'est ni belle, ni propre ? demandai-je à notre collègue médecin, Mary Driver, qui nous pilotait dans ces premiers contacts avec la ville et ses habitants.

— Les femmes mettent cette peau pour protéger leurs vêtements quand elles portent leur hotte, tout simplement. A Leh, c'est devenu une mode, tyrannique comme toutes les modes...

— Préhistorique, leur mode ! Si je porte le costume du pays, je m'imagine mal affublée d'une peau de bête. Combien je préfère les capes de soieries que certaines...

— Oui, les femme nobles...

— ... se jettent sur les épaules.

— En hiver les capes sont doublées d'astrakan blanc : un manteau douillet.

Nous lorgnons par une porte cochère au bois joliment sculpté pour surprendre le secret d'une cour : une bouture d'œillet déposée presque tendrement dans l'encoignure ensoleillée d'une fenêtre.

La rue vire brusquement. Nous voilà sur la place du marché. Foule grouillante : on n'arrive pas à dépêtrer les animaux des hommes. Des poules volettent çà et là ; un homme à turban marchande une hotte de luzerne ; un chien aboie ; les marchands étalent leurs sacs de thé, leurs selles ornementées et leurs cotonnades chatoyantes ; trois compères sont assis en tailleur à même le sol et, placides, se passent l'embouchure d'une longue pipe à eau dont les cuivres reluisent. Foule bigarrée, bavarde, pas pressée.

Au-dessus de cette plate-bande de tulipes — tout ce peuple en robes rouges — le palais gris du roi file droit dans le ciel. Sur les toits, des fanions tout neufs et de couleurs vives, ou défraîchis comme une vieille lessive, répandent au souffle du vent les bénédictions bouddhiques dont ils sont couverts. Un grand drapeau noir, triangulaire, donne à la mosquée un air de bateau-pirate. Le muezzin marque le temps de la journée chaque fois qu'il monte dans sa tour et, tourné vers la Mecque, les mains aux oreilles, invite les disciples de Mahomet à la prière... et à la soupe ceux du Buddha. Rares sont ceux qui possèdent une montre. Pour savoir quand il faut préparer les repas ou rentrer des champs, chacun se fie à l'appel du muezzin, horloge parlante de l'Orient...

La seconde horloge est chrétienne ; ou, pour mieux dire, elle est accrochée à un bâtiment appartenant à la communauté chrétienne de Leh. Exactement à l'autre bout du bazar, tout près de la porte voûtée qui en est l'entrée la plus fréquentée, se tient une auberge, coquettement propre et balayée, où les

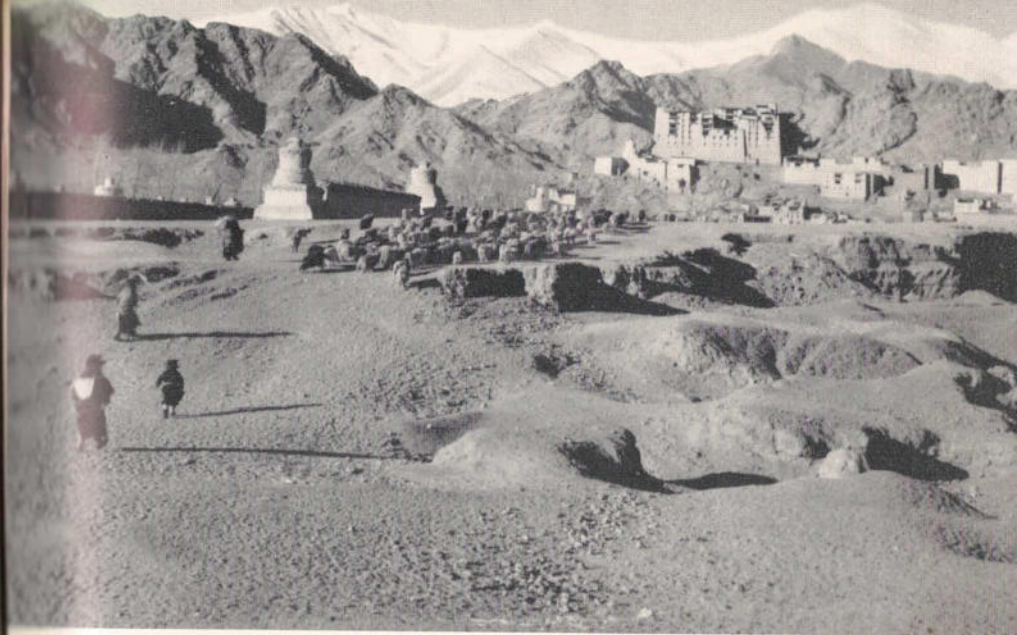
voyageurs trouvent un abri — gratuit ! — pour eux-mêmes et pour leurs bêtes. Dans le va-et-vient continu de commerçants, de caravaniers, de pèlerins qui passent à travers Leh, ils sont nombreux ceux qui résident quelques jours à l'auberge. Mais tous les passants, même s'ils ignorent l'heure, regardent la grosse horloge de fabrication suisse — naturellement — accrochée au-dessus de la porte.

Seuls les musulmans et les chrétiens auraient-ils le sens du temps ?

Dans le bazar les gens achètent et bavardent. Tranquillement ils vont d'une boutique à une autre, gravant leur place dans ce tableau haut en couleurs, comme les morceaux de verre d'un kaléidoscope. Derrière les cadres de bois des échoppes on devine un amoncellement d'articles. Nous nous approchons d'un étalage. Il y en a pour les yeux du client, pour son nez et ses oreilles, sans parler de son porte-monnaie. Le marchand — un Indien — a le nez busqué, les cheveux luisants, le ventre replet. Petite veste de coton noir, vaste pantalon blanc sale flottant autour de ses jambes maigres, couverture jetée en travers des épaules. Empressé, il baragouine en urdu et en anglais, parsemés des trois mots tibétains qu'il connaît.

— Que désirez-vous ? J'ai une très jolie soie, et pas chère...

Nous n'avons envie de rien. Sauf de voir : sacs pleins de thé noir ou vert, sacs de sel et de farine ; boîtes remplies de muscade, de poivre, de sucre candi ; guirlandes de poivrons rouges ; mouchoirs traînant entre les outres de beurre entamées. Les cahiers voisinent avec les aspirines, les « Camel » avec les lampes à huile, les bobines avec les canards de plastic. Quel capharnaüm ! On trouve tout sur cet étalage, en vrac ! Quant aux prix, ils ne sont pas affichés. On les fixe d'après la tête du client. Le passe-temps favori n'est-il pas le marchandage ? Devant chaque comptoir on trouve un ou deux badauds :



Leh, avec le palais royal dans son amphithéâtre de sommets en ruine.

Rien que des pierres, rien que du vent dans ce désert de derrière l'Himalaya.

Mais plus aride est le pays, plus joyeux et ardent semble le cœur.

- Combien la marmite ?
- Quatre roupies.
- C'est trop cher, je la prends pour trois.
- Impossible.
- Eh bien ! quatre annas de plus...

Le marchand joue l'inflexible. Le client plaide, supplie, tempête pour deux sous, quatre sous ; et quand il a obtenu gain de cause, souvent il s'en va sans acheter, content d'avoir fait rabattre le prix pour le plaisir.

Ces jeux-là prennent du temps. Quand un Ladaque dit : *Je vais au bazar*, inutile de lui demander l'heure de son retour. Entre les amis, les marchandages, les tournées de narguilé et de bière, la journée aura passé... Heureusement qu'il y a d'autres membres de la famille pour faire le travail !

La foule du bazar nous regarde; sans insistance, bien que nous soyons nouveaux venus. De temps en temps on nous salue d'un *jule* sonore, la main au front. — *Bonjour ! bonjour !* — Chacun sourit, content du soleil, d'une bonne affaire, de pouvoir dire à la maison qu'il a vu les nouveaux missionnaires.

Derrière un rideau d'arbres, tout près du réservoir, il y a notre maison — assez tranquille pour qu'on y puisse rêver, assez confortable pour qu'on ait envie d'y rester. Saurons-nous ne pas être des « insulaires » dans notre jardin, et sortir, nous promener, rejoindre les gens dans le bazar, vivre au cœur de la cité ?